

REIMS

LES ORAGES DÉSIRÉS

Condé

Anne Rodier (Hector)
 Florian Westphal (Le Père)
 Nathalie Espalier (La Mère)
 Txélin Victores-Benavente (Estelle)
 Jean Goyeche (Le Colonel Marmion)
 Jean-Michel Caunes (Corsino)
 Anne Le Coutour (Nanci)

Jean-Luc Tingaud (dm)
 Sugeeta Fribourg (ms)
 Isabelle Huchet (dc)
 Hervé Gary (l)

Grand Théâtre, 14 février

Les Orages désirés.



1 815 : une année dans la vie d'Hector Berlioz, âgé de 12 ans. Quatre saisons, en quatre tableaux, pour retracer le passage passionné de l'adolescence à l'état précaire d'adulte, grâce au miracle de la vocation musicale enfin permise. Voici les «orages désirés», invocation de Chateaubriand devenue célèbriissime parce qu'elle est un ordre – «*Levez-vous vite, orages désirés*» –, une injonction qui symbolise le Romantisme. Avec un «r» majuscule : un état d'âme tourmenté, l'introspection paradoxalement liée au désir fou de bouleverser la société pour que règnent le Bien et le Juste.

Un duo que les lecteurs d'*Opéra Magazine* connaissent bien, s'est mis à l'œuvre : Christian Wasselin pour le livret, Gérard Condé pour la musique. Tous deux auteurs d'ouvrages remarquables sur Berlioz, ils font apparaître l'adolescent qui confesse : «*Je sens mon corps agité de grands désirs d'orage.*» Le parlé et le chanté se marient avec élégance et vraisemblance dans cette partition, donnée en version de concert en novembre 2003, dont il s'agit ici de la création scénique.

Disciple de Max Deutsch, lui-même disciple de Schönberg, Gérard Condé veut transfigurer la nuit. Pas de heurts, pas de dissonances, pas d'agression du public. La musique est écrite pour mettre en valeur l'orchestre et les voix, pour leur permettre d'incarner à la fois des personnages historiques et des archétypes. Sans pastiche ni citations, non sans humour toutefois. Ainsi le père d'Hector, médecin acupuncteur, rêve de lui transmettre sa passion, à lui qui ne songe que musique (c'est le nœud du conflit). Alors Condé fait entendre, *prestissimo*, quelques notes à la chinoise... L'humour est ici le contrepoint du drame qui se joue sur scène. Le Père et la Mère chantent un duo cossé, où il cite flûte et fanfare, tandis qu'elle évoque un prosaïque savon de Marseille !

Fidèle à la réalisatrice Sugeeta Fribourg, à la créatrice des décors et des costumes Isabelle Huchet et au

concepteur des lumières Hervé Gary, Gérard Condé a travaillé avec eux pour son quatrième opéra. Le rare mérite de ces trois mousquetaires est de suggérer avec raffinement, ce qui donne au public le plaisir de faire voguer son imagination. Mettant à profit son expérience de photographe, Sugeeta Fribourg imagine une série de plans très cinématographiques. Ainsi, l'ouverture : un grand écran éclairé couleur ciel est la toile de fond, une passerelle se termine par des marches, le sol est rouge. L'harmonie des couleurs se double de l'efficacité dramatique, les mouvements des chanteurs étant significatifs et harmonieux. Costumes et chapeaux stylisent l'année 1815, les Cent-Jours, le retour fulgurant et l'échec de Napoléon.

Jean-Luc Tingaud prête une baguette attentive et sensible aux interprètes, l'Orchestre du Grand Théâtre faisant partager sa jubilation à créer une partition nouvelle. Le soprano solaire d'Anne Rodier (Hector) se marie avec le timbre clair de la touchante Txélin Victores-Benavente en Estelle. Et à celui de la mezzo Nathalie Espalier, qui campe une Mère angoissée, dès le début, par une tempête où roule le tonnerre. Florian Westphal est un Père émouvant dans ses ambitions contrariées, face au Colonel Marmion de Jean Goyeche. Superbe sous son casque à plume écarlate, le chanteur symbolise à merveille les déchirures de l'Histoire pour qui veut rester fidèle à l'Empereur. Jean-Michel Caunes est un Corsino savoureux, Anne Le Coutour une touchante Nanci, la sœur d'Hector.

Aux saluts, où la costumière remporte un vif succès en arborant une robe faite de vingt cravates, le public rémois est enthousiaste. Le voyage en Avignon, pour trois représentations, permettra aux interprètes d'améliorer encore leur diction : péché de jeunesse pardonné dans un tel éloge de l'imagination au pouvoir.

Bruno Villien

LE PARLÉ ET LE CHANTÉ SE MARIENT AVEC ÉLÉGANCE ET VRAISEMBLANCE.